

## CHAPITRE II

**A**VANT de déjeuner chez Luc, je passai deux journées assez ennuyeuses. Au fond, qu'avais-je à faire ? Travailler un peu un examen qui ne me mènerait pas à grand'chose, traîner au soleil, être aimée, sans grande réciprocité de ma part, par Bertrand. Je l'aimais bien, d'ailleurs. La confiance, la tendresse, l'estime ne me paraissaient pas dédaignables et je pensais peu à la passion. Cette absence d'émotions véritables me semblait être la manière la plus normale de vivre. Vivre, au fond, c'était s'arranger pour être le plus content possible. Et ce n'était déjà pas si facile.

---

## UN CERTAIN SOURIRE

---

J'habitais une sorte de pension de famille uniquement peuplée d'étudiantes. La direction avait l'esprit large et je pouvais rentrer assez facilement à une ou deux heures du matin. Basse de plafond, ma chambre était grande et complètement nue, car mes projets de décoration du début étaient vite tombés. Je demandais peu à un décor, si ce n'était de ne pas me gêner. Il régnait dans la maison un parfum de province que j'aimais bien. Ma fenêtre donnait sur une cour fermée d'un mur bas, au-dessus de laquelle s'accroupissaient les ciels toujours rognés, maltraités de Paris, qui s'échappaient parfois en fuyantes perspectives au-dessus d'une rue ou d'un balcon, émouvants et doux.

Je me levais, j'allais au cours, je retrouvais Bertrand, nous déjeunions. Il y avait la bibliothèque de la Sorbonne, les cinémas, le travail, les terrasses des cafés, les amis. Le soir nous allions danser, ou bien nous rentrions chez Bertrand, nous nous allongions sur son lit, nous nous aimions et après nous parlions longtemps dans le noir. J'étais bien, et il y avait toujours en moi, comme une bête

chaude et vivante, ce goût d'ennui, de solitude et parfois d'exaltation. Je me disais que j'étais probablement hépatique.

Ce vendredi-là, avant de me rendre chez Luc pour déjeuner, je passai chez Catherine et y restai une demi-heure. Catherine était vivante, autoritaire et perpétuellement amoureuse. Je subissais son amitié plutôt que je ne la choisissais. Mais elle me considérait comme quelqu'un de fragile, de désarmé et j'y prenais plaisir. Souvent même elle me paraissait merveilleuse. Mon indifférence devenait poétique à ses yeux, comme elle l'avait été longtemps à ceux de Bertrand avant que ce subit désir, si exigeant, de possession ne l'eût pris.

Ce jour-là elle était éprise d'un cousin ; elle me fit le long récit de cette idylle. Je lui dis que j'allais déjeuner chez des parents de Bertrand et m'aperçus à ce moment-là que j'avais un peu oublié Luc. Je le regrettai. Pourquoi n'avais-je pas, moi aussi, un de ces interminables et naïfs récits d'amour à faire à Catherine ? Elle ne s'en étonnait même pas. Nous étions déjà tellement figées dans nos

---

## UN CERTAIN SOURIRE

---

rôles respectifs. Elle racontant, moi écoutant, elle conseillant, moi n'écoutant plus.

Cette visite me déprima. Je me rendis chez Luc sans grand enthousiasme. Même avec effroi : il allait falloir parler, être aimable, se recréer à leurs yeux. J'aurais voulu déjeuner seule, tourner un pot de moutarde entre mes mains, être vague, vague, complètement vague...

Quand j'arrivai chez Luc, Bertrand était déjà là. Il me présenta à la femme de son oncle. Elle avait quelque chose d'épanoui, de très bon, de très beau dans le visage. Grande, un peu lourde, blonde. Belle, enfin, mais sans agressivité. Je pensai que c'était le genre de femmes que beaucoup d'hommes voudraient avoir et garder, une femme qui les rendrait heureux, une femme douce. Étais-je douce ? Il faudrait le demander à Bertrand. Sans doute je lui prenais la main, je ne criais pas, je lui caressais les cheveux. Mais je détestais crier et mes mains aimaient ses cheveux, chauds et drus, comme ceux d'une bête.

Françoise fut tout de suite très gentille. Elle me montra l'appartement qui était

---

## UN CERTAIN SOURIRE

---

luxueux, me versa à boire, m'installa dans un fauteuil avec aisance, attention. La gêne que j'avais ressentie de ma jupe et de mon sweater un peu usés, déformés, s'atténuait. On attendait Luc qui travaillait. Je pensais que je devrais peut-être simuler quelque intérêt pour la profession de Luc, ce que je ne pensais jamais à faire. J'aurais voulu demander aux gens : « Etes-vous amoureux ? Que lisez-vous ? », mais je ne m'inquiétais pas de leur profession... souvent primordiale à leurs yeux.

— Vous avez l'air soucieux, remarqua Françoise en riant. Voulez-vous un peu plus de whisky ?

— Volontiers.

— Dominique a déjà une réputation d'ivrogne, dit Bertrand. Vous savez pourquoi ?

Il se leva d'un bond et vint près de moi, l'air important :

— Elle a la lèvre supérieure un peu courte ; quand elle boit en fermant les yeux, ça lui donne un air de ferveur sans rapport avec le scotch.

En parlant, il avait pris ma lèvre supérieure entre le pouce et l'index. Il me montrait à Françoise, comme un chiot. Je me mis à rire et il me lâcha. Luc entra.

Quand je le vis je me dis, une fois de plus, mais cette fois avec une espèce de douleur, qu'il était très beau. Cela me fit vraiment un peu mal, comme toute chose que je ne pouvais prendre. J'avais rarement le goût de prendre, mais là je pensai très vite que j'aurais voulu attraper ce visage entre mes mains, le serrer dans mes doigts, violemment, presser cette bouche pleine, un peu longue, contre la mienne. Pourtant Luc n'était pas beau. On devait me le dire souvent par la suite. Mais il y avait quelque chose dans ses traits qui faisait que ce visage, aperçu deux fois, m'était mille fois moins étranger que celui de Bertrand, mille fois moins étranger, mille fois plus désirable que celui de Bertrand qui pourtant me plaisait.

Il entra, nous dit bonjour, s'assit. Il pouvait avoir une immobilité étonnante. Je veux dire qu'il y avait quelque chose de tendu, de retenu, dans la lenteur de ses gestes, l'aban-

don de son corps qui inquiétait. Il regardait Françoise avec tendresse. Je le regardais. Je ne me rappelle plus ce que nous disions. Bertrand et Françoise surtout parlaient. J'éprouve d'ailleurs quelque horreur à me remémorer ces préambules. A ce moment-là, il m'aurait suffi d'un peu de prudence, d'un peu d'espace pour lui échapper. En revanche, il me tarde d'en venir à la première fois où je fus heureuse par lui. La seule pensée de décrire ces premiers moments, de briser un instant l'inertie des mots, m'emplit d'un bonheur amer et impatient.

Il y eut donc ce déjeuner avec Luc et Françoise. Puis, dans la rue, je me mis aussitôt au pas de Luc, qui était rapide, et oubliai celui de Bertrand. Il me prit par le coude pour me faire traverser : cela me gêna, je m'en souviens. Je ne savais plus que faire de mon avant-bras, ni de ma main qui pendait au bout, désolée, comme si, à partir de la main de Luc, mon bras eût été mort. Je ne me rappelais plus comment je faisais avec Bertrand. Plus tard, Françoise et lui nous emmenèrent chez un couturier et m'achetèrent un